

Stéphane Hervé

« La patrie des esclaves est le soulèvement »

Toussaint Louverture sur la scène théâtrale

ABSTRACT: Toussaint Louverture has been called the Black Spartacus, who led the only successful slave revolt in History. The question is: Can Spartacus be victorious? This paper aims to think about this contradiction, this impossibility by analyzing plays based on the life of the Haitian hero written by Lamartine, C.L.R. James and Glissant. How these works deal with the victory problem? I try to bring destituent possibilities out from these texts: marronage and fraternity as bias to preserve subversive virtues beyond the deceptive success.

Keywords: Haitian revolution, marronage, Lamartine, C.L.R. James, Glissant.

« Où est-il, ce Spartacus nouveau qui ne trouvera point de Crassus ? » (Raynal, 1774, p. 234). Si le nom de Spartacus réapparaît à la fin du 18^e siècle, après plusieurs siècles d'oubli, c'est à la faveur d'une critique du système esclavagiste et de la traite négrière. Cet appel lancé à la fin du livre XI de la fameuse *Histoire philosophique & politique des Deux Indes*, sans doute rédigé par Diderot, propose de réfléchir à « la constellation » (Benjamin, 2000, p. 443) que pourrait former la révolte des esclaves des plantations caraïbéennes avec la révolte servile de la fin de la République romaine, en pointant la similitude de situation, à savoir une prospérité économique et une disposition à l'impérialisme qui ne peuvent exister qu'en étant soutenue par un système esclavagiste, déniaient toute subjectivité à une partie importante de la société.

Mais, ce texte ne réclame simplement pas l'abolition du système esclavagiste, il en appelle à la vengeance terrible de toutes ses victimes. Si l'édition de 1774 en reste à l'invocation de Spartacus, l'édition de 1781, malgré la suppression de la mention de l'esclave révolté thrace, explicite ce qu'elle connotait antérieurement :

Où est-il, ce grand homme, que la nature doit à ses enfants vexés, opprimés, tourmentés ? Il paraîtra, n'en doutons point, il se montrera, il lèvera l'étendard sacré de la liberté. Ce signal vénérable rassemblera autour de lui les compagnons de son infortune. Plus impétueux que les torrents, ils laisseront partout les traces ineffaçables de leur juste ressentiment [...] Les champs américains s'enivreront avec transport d'un sang qu'ils attendaient depuis si longtemps, et les ossements de tant d'infortunés entassés depuis trois siècles tressailliront de joie. (Raynal, 1981, p. 202)

La révolte des esclaves tiendrait donc avant tout de la punition de l'inhumanité de la puissance occidentale mercantile, d'un genre de réparation *a posteriori* des hécatombes inhérentes au transfert bestial de populations africaines et au travail accablant dans les champs de cannes à sucre, sans compter la cruauté des châtiments subis en cas de refus ou de fuite, ou simplement selon l'arbitraire des désirs des propriétaires. La révolte servile serait alors une « révolte négative », comme l'était d'une certaine manière celle de Spartacus (Brisson, 1959, p. 215). Par ailleurs, cet appel est important en ce qu'il engage à penser l'esclave comme agent politique, capable de prendre en charge son destin historique, et non comme une simple victime que la bienveillance occidentale viendrait soulager et libérer. En d'autres termes, il revendique la possibilité d'une position d'altérité, la formulation d'une subjectivité autre, qui signifierait la destitution de la subjectivité européenne dominante. La révolte servile provoquerait un processus de subjectivation de l'esclave noir qui passerait du bien meuble, tel que le définit le code Noir de 1685 à l'état de sujet politique, s'engageant dans la formulation de sa propre puissance.

1. Toussaint Louverture est-il le Spartacus noir ?

Depuis le début du 19^{ème} siècle, un nom revient incessamment en tant que réponse à cette question : Toussaint Louverture. Les premiers chroniqueurs Dubroca (partisan des planteurs français) et Rainsford (abolitionniste) de la révolution haïtienne comparèrent cet ancien esclave de la plantation Breda devenu en à peine une décennie le meneur et le gouverneur effectif de Saint-Domingue, à l'esclave thrace (Dubroca, 1802, p. 16 ; Rainsford, 1805, p. 247). Ils en firent même un lecteur de l'ouvrage de Raynal (Rainsford, 1804, p. 244), bien que cela soit fortement improbable. On en vint donc à parler de lui comme d'un « Spartacus noir ». Toussaint, de fait, organisa au début de la dernière décennie du 18^e siècle, une armée d'esclaves révoltés, qui, menant des raids dévastateurs dans les plantations ou dans les ports de l'île, contraint les commissaires révolutionnaires de Saint-Domingue, Sonthonax et Polverel, à accorder à tous les esclaves, en août et septembre 1793, quelque mois avant que la Convention ne vote l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies le 4 février 1794. Comme Spartacus, Toussaint Louverture par ses talents militaires et la discipline qu'il imposa à ses troupes, aurait réussi à transformer « l'émeute » en « insurrection », et par la suite, « il n'eut de cesse qu'elle [cette insurrection] ne s'élargit en révolution » en s'appuyant sur la « réflexion froide qui corrige les erreurs et redresse les méthodes » (Césaire, 1991, p. 195), permettant ainsi l'entrée sur la scène politique du chœur des « anciens esclaves eux-mêmes, arbitres de leur propre destin » (James, 1983, p. 258). Ainsi, après le moment

de « l'ivresse générale de la vengeance », dont parle Kleist dans *Fiançailles à Saint-Domingue* (Kleist, 2000, p. 201), moment terrifiant de suspension de toute valeur morale pour l'auteur allemand, qui fait écho aux représailles évoquées plus haut, vint le temps du ralliement à la Révolution française, infidélité faite à la sécession des esclaves mais aboutissement des revendications de liberté. Selon tous les biographes du héros haïtien, c'est à l'occasion de la cérémonie de ralliement que Toussaint Louverture aurait été comparé, pour la première fois, à Spartacus, par Lavaux, commandant des troupes françaises : « Il l'appela sauveur de l'autorité constituée, le Spartacus noir prédit par Raynal, qui devait venger les outrages faits à sa race » (Schoelcher, 1982, p. 172 ; voir James, 1983, p. 150). Cette déclaration du militaire française, à la véracité incertaine, n'est pas sans poser problème. D'une part, il est étonnant que le nom de Spartacus soit invoqué par l'autorité et non par le révolté, comme si Spartacus ne signifiait pas une altérité irréductible à celle-ci. D'autre part, la déclaration repose sur une antinomie : comment Spartacus pourrait être le « sauveur de l'autorité constituée », alors même qu'il est celui qui la menace et la défait, la déconstruit ? Enfin, le geste de Toussaint s'inscrirait dans un contexte racial, déconnecté de la politique, comme si la vengeance de Spartacus, réduit à celle de « la race noire » et non de l'oppression, était une affaire de morale, qui ne remettrait pas en cause le système du pouvoir. En bref, la victoire de Toussaint (l'abolition de l'esclavage) se traduit par l'acceptation d'un pouvoir constituant, par la fin de la sécession destituante. Que reste-t-il alors de Spartacus ?

De fait, le meneur de la révolte servile n'aura de cesse ensuite de reconnaître l'autorité coloniale, et, plus fortement encore, de renvoyer les anciens esclaves dans leur plantation d'origine pour reprendre le travail, certes contre une rémunération, dans le but de fournir des fonds monétaires à la République vacillante économiquement. Bien plus, lorsqu'il se sera débarrassé des commissaires révolutionnaires, il établira une constitution pour l'île de Saint-Domingue, qui « n'était rien moins que despotique » (James, 1982, p. 235) en lui donnant les pleins pouvoirs à vie, dans laquelle il défend une morale puritaine (« L'oisiveté est la source de tous les désordres », le gouvernement « ne doit se reposer qu'après avoir extirpé la dernière racine de l'immoralité » – Schoelcher, 1982, p. 423), et impose une carte de sûreté aux anciens esclaves, les contraignant à demeurer dans la plantation dans laquelle ils travaillent sous peine d'emprisonnement ou d'exil.

Bien sûr, il y eut un second temps glorieux. La figure du révolté réapparaît en 1802, lors de l'arrivée de l'expédition du général Leclerc, venu, sur ordre du Premier Consul Napoléon, rétablir insidieusement l'esclavage. Toussaint Louverture décide alors de faire sécession une seconde fois dans les mornes, et de mener une campagne de harcèlement des troupes françaises. Mais, abandonné par ses généraux, capturé traîtreusement, il est conduit en métropole et meurt au Fort de Joux, de faim et de froid. C'est l'annonce de sa mort, doublée de celle du rétablissement de

l'esclavage en Guadeloupe, qui relancera la guerre et mènera à la déclaration de l'indépendance d'Haïti en 1804, après la déroute des troupes napoléoniennes, condition de l'abolition définitive de l'esclavage. De fait, la figure de Toussaint reconquiert une charge subversive par son opiniâtreté dans la résistance, dans son retrait clandestin, mais c'est alors le spectre du martyr qui fait son entrée sur la scène de l'histoire. Selon Césaire ou James, Toussaint Louverture s'est volontairement livré à la tyrannie française pour que puisse advenir la fin de la menace esclavagiste dans une perspective sacrificielle. Cette vision victimaire ou christique déjoue là aussi, d'une autre manière, la puissance de la sécession destituante, car finalement le martyr se substitue à la lutte, et aux opprimés est déniée une quelconque puissance d'agir.

2. Le piège de la victoire

Faire de Toussaint Louverture un personnage destituant, à la manière de Spartacus, s'avère donc problématique. En fait, le cas Toussaint interroge la possibilité même du personnage destituant victorieux et il s'agit de reformuler la question initiale : non pas qui est le nouveau Spartacus, mais que devient Spartacus, s'il est vainqueur ? Spartacus victorieux ne participe plus des « générations de vaincus », « des ancêtres asservis » dont l'image nourrit la haine des opprimés, vecteur d'un mouvement insurrectionnel (Benjamin, 2000, p. 437-438). Il serait tentant de voir dans le personnage de Toussaint le substrat idoine à une dramaturgie explorant les contradictions inhérentes au devenir institutionnel de la révolte, ou encore à un scénario rejouant la corruption d'un processus révolutionnaire triomphant et achevé. En bref, le retour de la fatalité. Pour conserver alors la puissance émancipatrice de la révolte servile, il serait judicieux alors de passer sous silence les travers politiques de Toussaint, comme son conservatisme moral et économique, ou d'en faire un martyr du combat pour la liberté. Mais alors, le révolté deviendrait un héros-fondateur, susceptible de s'inscrire dans une histoire monumentale établissant une identité propre à un territoire.

D'avantage encore, c'est l'inscription possible dans le continuum historique, dans l'histoire du progrès qui doit nous interpeller. En obtenant l'abolition de l'esclavage, en dominant les forces métropolitaines, Toussaint intègre la tradition des vainqueurs, formant l'héritage des maîtres (Benjamin, 2000, p. 432). Sous la plume du biographe Jean-Louis Donnadieu, il devient Napoléon, et non plus Spartacus. L'abolition équivaldrait alors à une étape dans le développement dans l'histoire de l'humanisme européen, un moment dans le progrès de la tolérance. En quelque sorte, ce n'est pas la tendance au despotisme de Toussaint, mais le moment même de la reconnaissance

de sa victoire par Lavaux, en ce qu'elle l'inclut dans le champ du pouvoir (« le sauveur de l'autorité constituée ») qui enlève toute puissance émancipatrice et toute portée politique à Spartacus/Toussaint. La victoire, en ce qu'elle suppose une reconnaissance de la part du pouvoir, neutralise la puissance de la sécession.

Bien sûr, la révolte des esclaves de Saint-Domingue, « tournant dans l'histoire moderne de l'émancipation humaine » (Mbembe, 2013, p. 32), en brisant intempestivement le cours de l'histoire et la domination indiscutée de l'identité occidentale, a pu devenir, comme la révolte de Spartacus, un moment « saturé d'à présent » (Benjamin, 2000, p. 439 – « *von Jetztzeit erfüllte* » *Zeit*), porteur d'une chance révolutionnaire, qu'une époque postérieure peut s'approprier et citer pour juger les maîtres au pouvoir. Ainsi Du Bois peut expliquer les différentes insurrections des esclaves noirs du Sud des Etats-Unis parce qu'ils étaient « stimulés par les vagues rumeurs de la révolte haïtienne » (Du Bois, 2007, p. 51). Il n'en demeure pas moins que la déclaration de Lavaux inscrit le geste de Toussaint dans le processus révolutionnaire issu des Lumières aboutissant aux droits de l'homme, considéré alors comme une étape et non une césure. Les esclaves révoltés se trouvent donc dépossédés de leur histoire, puisqu'ils ne font que participer, inconsciemment à la grande histoire du progrès humain, tendant vers « l'idéal d'une descendance affranchie » (Benjamin, 2000, p. 438). La relation entre l'insurrection servile et la révolution de la bourgeoisie est d'ailleurs sans cesse présente dans les différentes biographies « engagées » de Toussaint, depuis le sous-titre du livre de James (« *Les Jacobins noirs* ») jusqu'à Césaire qui voit dans les revendications de son armée l'achèvement de la Révolution Française libérale et universaliste :

Le combat de Toussaint-Louverture fut ce combat pour la transformation du droit formel en droit réel, le combat pour la reconnaissance de l'homme et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle. S'il y a dans le personnage un côté négatif – difficilement évitable d'ailleurs eu égard à la situation – c'est en même temps là qu'il réside : de s'être davantage attaché à déduire l'existence de son peuple d'un universel abstrait qu'à saisir la singularité de son peuple pour la promouvoir à l'universalité » (Césaire, 1982, p. 344)

De plus, la victoire induit un achèvement de la révolte, qui la renvoie à un passé définitif. Le geste de Toussaint Louverture est clos sur lui-même, révolu. Il perd, en tant que victorieux, sa puissance spectrale, sa charge de potentialités révolutionnaires à venir.

Et s'il est quelque chose qui, de bout en bout, hante la modernité, c'est bien la possibilité d'un événement singulier, la révolte des esclaves, qui signerait non seulement la libération des asservis, mais aussi une radicale refonte du système de la propriété et du travail, du moins des mécanismes de sa redistribution et, partant, des fondements de la reproduction de la vie elle-même. (Mbembe, 2013, p. 64).

Ces analyses du philosophe Mbembe pointent indirectement la difficulté à faire de Toussaint un personnage destituant, en raison même de sa victoire. Tout d'abord, d'un point de vue purement historique et pratique, la « libération des asservis » ne s'est pas traduit par une remise en question des modes de pouvoir politique ou économique. Mais surtout d'un point de vue ontologique, l'obtention de la liberté fait de la révolte un événement historique achevé, qui ne peut se reproduire, qui ne peut plus hanter, menacer les autorités instituées. En bref, le pouvoir persiste, malgré la victoire, et la menace du spectre recule.

Pour toutes ces raisons, il est difficile de penser la place de Toussaint Louverture dans l'histoire des vaincus, dont parle Benjamin. Et pourtant, les innombrables biographies du leader charismatique de la révolution haïtienne indiquent, implicitement, que cette figure interroge toujours, et, dans le contexte postcolonial contemporain comme dans la lutte abolitionniste antérieure, semble susceptible d'être toujours le vecteur d'une espérance. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que la scène théâtrale se soit emparée du personnage de Toussaint depuis le milieu du 19^e siècle et durant tout le vingtième, en tant qu'elle est le lieu privilégié de l'exposition publique du récit historique. Revenir à Toussaint, pour penser le présent (ou plus généralement la révolution), former des constellations historiques, tel semble être le mot d'ordre de nombreux dramaturges. Puisque l'étude menée au sein de cet article ne peut être exhaustive, nous concentrerons sur trois œuvres théâtrales, correspondant à trois moments historiques, le *Toussaint Louverture* de Lamartine (1850), le *Toussaint Louverture* de C.L.R James (1936), *Monsieur Toussaint* d'Edouard Glissant (1961/1986), en considérant avant tout comment elles traitent de la sécession et de son négatif (la victoire).

3. *The Story of the only Successful Slave Revolt in History* ou l'impossibilité du destituant victorieux

Le sous-titre de la pièce de C.L.R James, *Toussaint Louverture*, insiste sur la victoire inédite et unique des esclaves. Or, c'est justement parce qu'elle se propose de mettre en avant ce succès, que cette pièce semble être l'illustration exemplaire des problèmes énoncés plus haut. Journaliste et intellectuel caribéen, émigré en Grande-Bretagne, James rédige, alors qu'il accomplit les recherches

préparatoires pour sa biographie engagée de Toussaint Louverture, une pièce de théâtre, créée en 1936, au Westminster Theatre de Londres. La star américaine, Paul Robeson, soucieuse de défendre l'existence d'une culture afro-américaine incarne le révolté haïtien et obtient un certain succès.

Le projet de James est essentiellement didactique. Il s'agit de donner à entendre la puissance politique de la voix noire, et pour cela, de retracer les événements glorieux de la révolution haïtienne. La structure de la pièce, découpées en actes et en tableaux, tient davantage de la chronique historique que du drame, et il sera reproché à l'auteur l'absence de tension qui apparie l'œuvre théâtrale davantage à un reportage.

Si la critique du pouvoir occidental, du colonialisme et de l'esclavagisme, est manifeste (la pièce s'ouvre sur l'exposition de l'indécence morale des colons et la justification de l'esclavage par la supériorité blanche énoncée par Napoléon, au deuxième tableau de l'acte II, est accablante pour le consul), James fait de Toussaint Louverture un héritier des Lumières (il lit le livre de Raynal au premier acte) et de la Révolution Française. En désaccord avec les premiers meneurs de la révolte, il apparaît comme un habile négociateur, refusant la nécessité de la lutte armée pour préférer le rapport de force diplomatique. James transforme l'insurrection en un combat symbolique pour des idéaux transcendant la situation locale. Il situe Toussaint dans l'entre-deux de la barbarie de la tutelle civilisée et de celle de la population servile, disqualifiée par son manque de culture et de réflexion. Personnage lumineux, supérieur, Toussaint Louverture renvoie les autres à leur bêtise. En d'autres termes, James personnalise la révolte haïtienne, la réduisant aux décisions d'un seul homme. Cette exceptionnalité du personnage est également visible dans sa mort misérable au Fort de Joux (acte III, sc. 4), dans laquelle il apparaît comme un martyr de la cause des esclaves. D'ailleurs, la pièce s'achève sur une scène chorale, dans laquelle les principaux officiers haïtiens proclament : « Toussaint est mort pour la liberté. Nous devons préserver cette liberté [...] Haïti est le premier état libre et indépendant au monde. Toussaint est mort pour lui » (James, 2013, p. 132). Certes, la pièce pointe les limites de la stratégie suivie par Toussaint, en lui faisant reconnaître à l'instant de sa mort son tort vis-à-vis de Dessalines, « Oh ! Dessalines ! Dessalines ! Tu avais raison en fait ! » (p. 128), lorsqu'il rejeta la lutte à mort que son général préconisait : « Ne faites pas confiance à la France, ne faites confiance à aucun de ces blancs. Prenez leurs bateaux, prenez leurs fusils » (p. 91). Il n'en demeure pas moins que Dessalines ne vaut pour modèle, discrédité par son désir obsessionnel de vengeance.

Deux points éloignent cette pièce d'une possible dramaturgie du destituant. Le premier tient à la construction de l'intrigue. Si l'héroïsme emphatique et identitaire est proscrit, il reste que la référence à la Révolution Française induit un type de dramaturgie basé sur le débat d'idées et/ou de stratégies. Elle implique également une certaine conceptualité et monumentalité tendant à

l'universalité, et partant l'oubli, voire l'oblitération de la longue histoire des révoltes d'esclaves dans les Indes Occidentales, c'est-à-dire du marronage. Dénètem Touam Bona a sans doute raison de placer la révolte haïtienne dans la tradition « des guérillas marronnes qui, un peu partout dans les Amériques, débouchèrent sur la sécession de territoires plus ou moins vastes » (Bona, 2016, p. 41) ou de ce qu'il appelle « le marronage de sécession » qui consiste en un mouvement de retrait collectif qui inaugure le surgissement d'une communauté furtive [...] C'est le repli forestier qui ouvre la possibilité d'une zone libérée, d'une hétérotopie » (p. 45). L'épisode inaugural de la révolte haïtienne n'est-il pas une réunion clandestine, annoncée par des concerts de tam-tam les jours précédents, durant laquelle les principales figures (Boukman et Biassou) décident de se retirer dans les forêts lors de la cérémonie vaudou de Bois-Caïman en août 1791, que Carpentier décrit comme un « congrès des ombres » de Bois-Caïman, rythmé par les coups de tonnerre, rendu épique par la pluie torrentielle, où l'on sacrifie un porc nord au son des invocations à Ogoun, (Carpentier, 1980, p. 64) ? Or, si James fait apparaître Toussaint lors de cette cérémonie, contrairement aux témoignages historiques, c'est pour mieux montrer sa différence, sa répugnance à participer à ce qu'il relève pour lui de la mascarade ou de la sauvagerie (acte I, sc. 2). Et les bandes de guerriers révoltés, qu'organise peu à peu le Toussaint historique, ne se cachent-elles pas dans les forêts pour venir piller par intermittence les plantations ? Spartacus n'était-il pas un marron ? James ne le donne pas à montrer.

L'inscription de la révolte haïtienne dans le grand récit du progrès du genre humain, dans le récit de la modernité occidentale, incite également à penser son personnage comme un individu souverain, autonome, c'est-à-dire implique le renoncement à la critique des « idées d'universalité, de permanence de la signification, de cohérence du sujet ainsi que, bien sûr, de l'ethnocentrisme fondateur où elles tendent à s'ancrer » que peut offrir le point de vue des esclaves, jusqu'alors refoulé (Gilroy, 2010, p. 89). Dans la pièce de James, Toussaint Louverture est un protagoniste sur la scène théâtrale, au sens propre du terme, c'est-à-dire le premier acteur/personnage, et partant une incarnation, seulement exotique, de l'individu souverain de la modernité. Mais comment le pouvoir destituant pourrait-il s'accommoder de la personnalisation de la destitution ? Nous sommes donc très éloignés de l'« anonymat fraternel » (Brisson, 1959, p. 238) qui caractérisait le geste de Spartacus : refus de la constitution d'une autorité monarchique au sein de la révolte, contrairement aux deux révoltes serviles sicilienne du siècle précédent, égalité dans la mort, absence d'incarnation physique du leadership (Spartacus est le nom, et non le visage d'une disposition, d'une puissance).

La critique de la pièce de James que nous venons de formuler, indéniablement injuste puisqu'elle néglige son programme culturel avoué, en rien lié au destituant, permet de dégager deux lignes de fuite aux obstacles énoncés auparavant : le marronnage et la fraternité.

4. Le marron de Lamartine

Il peut sembler déroutant de convoquer une pièce d'Alphonse de Lamartine pour réfléchir à la possibilité de la puissance destituante d'un Spartacus victorieux. Certes, le poète français a longtemps lutté, par ses écrits, contre l'esclavage, mais ses positions républicaines, modérées et libérales, paraissent peu propices à penser la radicalité de la sécession. De plus, sa pièce *Toussaint Louverture*, à l'heure de sa publication et de son passage à la scène en 1850, ne peut plus servir à la lutte idéologique, puisque l'esclavage est aboli depuis deux ans. Mais, malgré ses réserves et son esthétique romantique spectaculaire et improbable, aux effets datés, la pièce peut aider à la formulation du personnage destituant Toussaint Louverture.

Le premier acte ne laisse rien supposer de tel : dans un décor pittoresque, Adrienne, la nièce, fictive, de Toussaint, qui attend le retour de deux fils du leader à l'acte I, dans une scène pittoresque travaillé par l'esthétique opératique, est amoureuse de l'aîné, Albert. Cette intrigue sentimentale servira de fil rouge à toute la pièce : l'amour entre cette jeune haïtienne et le fils de Toussaint, envoyé en métropole pour parfaire son éducation, est-il possible ? Imprégné de culture française, rendu méconnaissable, il semble prêt à renier son père et son combat, ainsi que son amour, avant le retournement final, provoqué par la trahison des soldats napoléoniens. Cette intrigue acquiert donc une vertu allégorique : la fidélité à la liberté passe par la sécession au pouvoir constitué, masque derrière lequel se cache le système de domination du maître et de l'esclave. De plus, Lamartine concentre son intrigue, contrairement à James, au moment de l'arrivée de Leclerc, passe sous silence les années antérieures et la première victoire de Toussaint, et laisse l'issue de la révolte irrésolue, le processus de libération inachevé, biais indispensable pour pouvoir préserver la charge messianique du cas Toussaint.

Mais, au-delà de cette trame allégorique et de l'occultation du martyre finale et de la victoire des esclaves, Lamartine développe toute une dramaturgie de la résistance par le marronnage inédite pour l'époque. Certes, la pièce débute sur un portrait négatif du général-révolté, à travers lequel il apparaît comme un anti-Spartacus. À l'acte I, deux compagnons de lutte du gouverneur/général surgissent pour en dénoncer les tendances tyranniques. Et lors de son entrée en scène à l'acte suivant, il convoque dans son long monologue délibératif (a-t-il raison de se porter à la tête de la révolte ?) le

modèle prophétique ou sacrificiel (Moïse, le Christ). Il formule plus loin sa position intenable dans un parallélisme frappant : « Ma double autorité tient tout en équilibre: /Gouverneur pour le blanc, Spartacus pour le libre » (Lamartine, 1998, p. 35). Comment peut-on être à la fois gouverneur et Spartacus ? Devant cette impossibilité, tout en refusant le martyre, Toussaint est tenté par la soumission à l'autorité métropolitaine et la renonciation à Spartacus. Mais c'est alors que surgit le personnage énigmatique du Moine (le fantôme de Raynal ?) : la soumission est vaine, car elle maintiendra le système de domination, entraînant nécessairement l'apparition de nouveaux révoltés : « On verra s'élever des Spartacus nouveaux » (p. 47). Le Moine convainc donc Toussaint de devenir entièrement Spartacus, de refuser le pouvoir. La sécession implique préalablement la démission, puis l'évitement du conflit direct au profit de la disparition (il s'agit de gagner du temps jusqu'à la saison de la fièvre jaune) ou de la soumission temporaire, enfin l'exode brutal vers les bois et la pratique de la terre brûlée (l'incendie des plantations). Toussaint redevient un marron, en rupture avec l'autorité constituée à laquelle il participait. Mais comment représenter scéniquement le marronnage, le retrait dans les bois, puisque, par définition, il est insaisissable ? Lamartine a alors une intuition : le marronnage n'est pas seulement fuite, il est métamorphose. Comme le dit Dénètem Touam Bona, « c'est en modifiant sa forme, son apparaître, en devenant lui-même simulacre, en produisant des leurres, que le nègre fugueur parvient à échapper à ses adversaires » (Bona, 2016, p. 96). Comme le déplore les soldats napoléoniens, Toussaint Louverture a disparu mais il est partout, puisqu'il n'a plus de visage, il n'est plus incarnation achevée, mais un flux de métamorphoses sans lieu propre. Au troisième acte, Lamartine va même jusqu'à introduire Toussaint, déguisé en vieux mendiant, au sein du camp de Leclerc pour l'espionner. Le marronnage n'est pas seulement spatial, il est avant tout un principe d'invisibilité qui retranche toute prise possible. Certes, le procédé est typique de la dramaturgie romantique, comme l'est la fuite du général hors du camp, lorsque, découvert, il bondit de rocher en rocher et dévale la falaise pour disparaître. Bien sûr, le dénouement du dernier acte s'avère grandiloquent, dans son recours à la rhétorique du sacrifice (le père prêt à renoncer à son fils au nom de la liberté, l'innocente Adrienne est tuée par les soldats), et l'image finale (Toussaint brandit le drapeau et appelle aux armes) n'échappe pas au lieu commun. Il reste que pendant quelque pages, Lamartine a formulé une possible ligne du personnage destituant : la fin de l'incarnation définitive, la disparition par la métamorphose, qui offre une figuration scénique au marronnage de sécession.

5. Toussaint au tribunal de l'identité

Le projet énoncé par Édouard Glissant dans la préface à sa pièce *Monsieur Toussaint* (écrite pour le livre en 1961, et réécrite pour la scène en 1986), se place dans la continuité du programme culturel de James. Il s'agit, pour l'auteur Martiniquais d'offrir « une vision prophétique du passé », par laquelle il s'agit de « renouer avec son histoire obscurcie ou obliérée », (Glissant, 1998, p. 9). Pour autant, l'esthétique théâtrale choisie est tout autre et dessine la silhouette de Toussaint comme personnage destituant.

La didascalie propose un dispositif scénique original : « La scène se passe à Saint-Domingue en même temps que dans une cellule du fort de Joux où Toussaint est prisonnier » (p. 15). Pour cela, elle est divisée en deux, à l'avant-scène seront jouées des saynètes qui retracent, de façon là aussi didactique, les principaux épisodes de la révolution haïtienne jusqu'à l'indépendance (Glissant contrairement à Lamartine n'escamote par la victoire finale), alors que le second plan sera dévolu à la lente agonie de Toussaint. Pour autant, il ne cède pas à la tentation victimaire ou sacrificielle, même si le prisonnier est à de nombreuses reprises moqué par ses geôliers et méprisé par Caffarelli, l'émissaire de Napoléon venu l'interroger sur la localisation de son hypothétique trésor, tous dénoncés par leur bêtise. Dans l'espace scénique représentant la cellule du fort de Joux surgissent des fantômes, qui viennent d'une certaine manière, commenter ce qui se déroule dans l'espace de l'histoire. Ils sont au nombre de six : Mackendal, le marron empoisonneur mythique de Saint-Domingue, condamné à mort au milieu du 18^e siècle, Bayon Libertat, l'ancien propriétaire de Toussaint qui lui a appris à lire, Maman Dio, une prêtresse vaudou, Macaïa, compagnon d'armes des débuts, qui préféra rester combattre dans les mornes, tel un brigand, que de se rallier à l'autorité française, Delgrès, le pendant en Guadeloupe de Toussaint, qui se fit exploser avec ses hommes, en 1802 à Matouba, au lieu de se rendre aux troupes napoléoniennes, et enfin Moïse, son neveu, qu'il ne sauva pas de l'échafaud (il fut condamné à mort pour insubordination). Ces personnages spectraux, qui hante la conscience de Louverture, expriment, dans la première partie intitulée Les Dieux, la promesse que représentait Toussaint au moment du soulèvement. Ainsi, le fantôme de Mackandal, en lui affirmant « Tu n'étais pas né, il y avait ta douceur dans notre épaule, à l'endroit où la houe trace une marque » (p. 23), le reconnaît comme l'esclave révolté qui allait enfin venger toutes les victimes du système esclavagiste. Cependant, peu à peu, le discours change, la scène de la conscience se fait tribunal, les fantômes reprochant à tour de rôle, selon le cours du déroulement historique qui se joue à l'avant-scène, les multiples trahisons qu'auraient accomplies Toussaint, comme si celui-ci était traversé par le remords avant de disparaître. Toussaint aurait par exemple trahi les marrons (« Ils ne savaient pas le mot révolution, nous courions déjà la forêt. Nous, les

marrons » – p. 45) d'après Macaïa : « Qu'as-tu fait de ton peuple ? » (p. 94). Les divinités africaines, selon Maman Dio, auraient été bafouées : « Ogoun guerrier est parti loin de toi. Depuis ce temps où tu commandas comme un gouverneur, non plus comme un frère parmi ses frères » (p. 53). Les présences spectrales procéderaient donc au jugement des errements de Toussaint, ceux-là mêmes que nous avons évoqués plus haut.

Toutefois, la perspective peut être inversée, sans que soit négligée la pertinence de ces jugements. Ces fantômes sont aussi des allégories des principes ou des valeurs qui fondent l'identité du personnage de Toussaint : l'origine (Bayon Libertat), la famille (Moïse), la race (Mackendal), la sauvagerie libertaire (Macaïa), les ancêtres africains (Maman Dio), l'héroïsme (Delgrès). Alors, la trahison équivaut à une rupture, ce qui fait de Toussaint un personnage sans identité, qui ne peut être défini par son origine, sa famille, sa race, sa sauvagerie, son héritage, son héroïsme. Ce que reprochent les fantômes à Toussaint, ce n'est pas tant l'oubli de ses origines, c'est le refus de l'exclusivité de principes identitaires : ne pas seulement être noir, africain, héroïque... Mais c'est alors que le destituant peut advenir et que Spartacus peut réapparaître. La victoire sur la scène historique importe peu finalement, le personnage de Toussaint l'excède dans sa cellule, la sécession opérée dans cet espace renvoie la victoire politique à la contingence. Il lui survit, malgré sa mort. Bien plus, l'indétermination identitaire du personnage révolté permet la naissance d'un lien de connivence, de fraternité avec son gardien miséreux, méprisé par sa hiérarchie militaire. Le pauvre petit piémontais illettré, Manuel, devient le dépositaire du geste de Toussaint au dénouement de la pièce, prêt à témoigner de son action destituante et à la prolonger dans la rupture d'avec toutes les institutions.

Nous avons débuté par une citation, nous aimerions conclure de même. « La patrie des esclaves est le soulèvement » (Müller, 1982, p. 40), s'écrie le fils d'esclave Sasportas dans la pièce d'Heiner Müller, *La Mission*. Seul le soulèvement peut définir l'esclave, un soulèvement infini, « tant qu'il y a des maîtres et des esclaves » (p. 34). La révolte servile ne peut triompher, si ce n'est de manière locale ou temporaire. Toussaint n'a pas vaincu le système esclavagiste, il l'a sans doute entamé. Il ne s'agit donc pas d'en faire un personnage fondateur, mais un personnage sans identité, en rupture de toutes les déterminations, au-delà de tous les achèvements. En d'autres termes, oublier l'histoire pour penser sa puissance destituante, et sa possible participation à la tradition des insurrections des « nègres de toutes les races » (p. 40). En faire un personnage impossible, un marron frère de tous les opprimés, un nouveau Spartacus.

Bibliographie

Benjamin, W., 2000, *Sur le concept d'Histoire*, in *Œuvres III*, trad. fr de M. de Gandillac, Paris, Gallimard, « Folio essais », pp. 427-443.

Bona, D.T., 2016, *Fugitif, où cours-tu ?*, Paris, PUF.

Brisson, J.-P., 1959, *Spartacus*, Paris, Le Club français du livre.

Carpentier, A., 1980, *Le Royaume de ce monde*, trad. fr. de R. Durand, Paris, Gallimard, Folio n°1248; éd. or., 1949, *El Reino de este mundo*, Mexico, e.d.i.a.p.s.a.

Césaire, A., 1981, *Toussaint Louverture. La Révolution française et le problème colonial*, Paris, Présence Africaine [1960].

Danon, R., 2015, *Les Voix du marronnage dans la littérature française du XVIIIe siècle*, Paris, Classiques Garnier.

Daut, M., 2015, *Tropics of Haiti. Race and the Literary History of the Haitian Revolution in the Atlantic World, 1789-1865*, Liverpool, Liverpool University Press.

Donnadieu, J.-L., 2014, *Toussaint Louverture*, Paris, Belin.

Du Bois, W.E.B., 2007, *Les Âmes du peuple noir*, trad. fr. de M. Bessone, Paris, La Découverte ; éd. or., 1903, *The Souls of Black Folk*, Chicago, A. C. McClurg & Co..

Dubroca, L., 1802, *Vie de Toussaint Louverture, chef des noirs insurgés de Saint-Domingue*, Paris, Dubroca.

Gilroy. P., 2010, *L'Atlantique Noir. Modernité et double conscience*, trad. fr. C. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam ; éd. or., 1993, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Londres, Verso.

Glissant, E., 1998, *Monsieur Toussaint*, Paris, Gallimard [1986].

James, C.L.R. 1983, *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue*, trad. fr. de P. Naville, Paris, Éditions Caribéennes ; éd. or., 1938, *The Black Jacobins: Toussaint Louverture and the San Domingo Revolution*, Londres, Secker & Warburg.

James, C.L.R., 2013, *Toussaint Louverture. The Story of the only Successful Slave Revolt in History. A Play in Three Acts*, Durham, Londres, Duke University Press.

Lamartine, A., 1998, *Toussaint Louverture*, Exeter, University of Exeter Press [1850].

Kleist, H., 2000, *Fiançailles à Saint-Domingue*, in *Récits. Œuvre complètes II*, trad. fr de Paul Deshusses, Paris, Gallimard, « Le Promeneur », pp. 201-238 ; éd. or., 1811, *Die Verlobung in St-Domingo*, in « Der Freimütige ».

Mbembe, A., 2013, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.

Müller, H., 1982, *La Mission*, trad. fr de J. Jourdeuil et H. Schwarzingler, Minuit, Paris ; éd. or., 1979, *Der Auftrag*, in « Sinn und Form », Heft 6, pp. 1244-1263.

Price, R., 1996, *Maroon Societies. Rebel Slave Communities in the Americas*, Baltimore, Londres, John Hopkins University Press [1973]

Rainsford, M., 1805, *An Historical Account of the Black Empire of Hayti*, Londres, James Cundee.

Raynal, G. Th., 1774, *Histoire philosophique & politique des Deux Indes*, La Haye, Gosse fils.

Raynal, G. Th., 1981, *Histoire philosophique & politique des Deux Indes*, Paris, François Maspéro [sélection d'extraits de l'édition de 1781].

Roberts, N., 2015, *Freedom as Marronage*, Chicago, The University of Chicago Press.

Schoelcher, V., 1982, *Vie de Toussaint Louverture*, Paris, Éditions Karthala [1889].

Seghers, A., 1972, *Histoire des Caraïbes*, trad. fr. de C. Prévost, Paris, L'Arche, « Travaux 19 » ; éd. or., 1962, *Karibische Geschichten*, Berlin, Weimar, Aufbau Verlag.

Toussaint Louverture, 2011, *Lettres à la France. Idées pour la libération du Peuple Noir d'Haïti*, Bruyères-le-Chatel, Nouvelle Cité.

Zecchini, G., 2014, *Manzoni e il mito di Spartaco*, in « *Politica Antiqua* », n°4, pp. 169-177.